

LE FUSIL
DE MON PERE

HINER SALEEM

LE FUSIL
DE MON PERE

r é c i t

ÉDITIONS DU SEUIL

25, boulevard Romain-Rolland, Paris XIV^e

ISBN 978-2-02-114451-2

© EDITIONS DU SEUIL, FEVRIER 2004

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Je m'appelle Azad Shero Selim. Je suis le petit-fils de Selim Malay. Mon grand-père avait beaucoup d'humour. Il disait qu'il était né kurde, sur une terre libre. Puis les Ottomans sont arrivés et ils ont dit à mon grand-père : Tu es ottoman, et il est devenu ottoman. À la chute de l'Empire ottoman, il est devenu turc. Les Turcs sont partis, il est redevenu kurde dans le royaume de Cheikh Mahmoud, le roi des Kurdes. Puis les Anglais sont arrivés, alors mon grand-père est devenu sujet de Sa Gracieuse Majesté, il a même appris quelques mots d'anglais.

Les Anglais ont inventé l'Irak, mon grand-père est devenu irakien, mais il n'a jamais compris l'énigme de ce nouveau mot : *Irak*, et jusqu'à son dernier souffle, il n'a jamais été fier d'être irakien ; son fils, mon père, Shero Selim Malay, non plus.

Mais moi, Azad, j'étais encore un gamin.

Assise sous le grand mûrier, dans le jardin de notre vieille belle maison, ma mère épépinait des grenades. Je ne voyais que le bout de son foulard fleuri. La pulpe des grains colorait ses mains et son visage était tacheté du jus rouge des fruits de l'automne.

Moi, accroupi sur mes talons, je m'empiffrais. Ma mère me tendait les plus beaux grains et répétait : « Mon fils, va changer ta chemise », car c'était la chemise blanche d'école. Rassasié, je me suis levé quand j'ai entendu des battements d'ailes dans le ciel. C'étaient les pigeons acrobatiques de Cheto, mon cousin. Je suis descendu dans notre verger et je me suis glissé sous les barbelés qui le bordaient. Grimant à l'échelle, je suis arrivé sur le toit-terrasse de la maison de mon cousin où l'on

avait l'habitude de dormir l'été. Là, j'ai retrouvé Cheto et ses trois cages de pigeons dressés. Mon cousin, tout fier, m'a montré le pigeon qu'il tenait dans ses mains et il l'a lancé vers le ciel. L'oiseau a pris son envol et est monté tout droit vers l'azur, puis il s'est laissé tomber comme une masse dans le vide et a commencé à tourner sur lui-même. Nous étions fascinés, nous regardions le pigeon évoluer, bouche bée. L'exercice terminé, il a fait un grand tour au-dessus de nos têtes puis est revenu se poser à côté de nous. C'était le champion des pigeons acrobatiques de mon cousin, qu'il avait appelé Lion. Cheto a pris un deuxième pigeon et il l'a lancé vers le ciel. Le spectacle était tout aussi beau, mais, à la fin de l'exercice, le pigeon n'est pas revenu vers nous et nous l'avons perdu de vue. Nous sommes descendus dans le verger, chacun prenant une direction opposée, à la recherche de l'oiseau. Moi, j'étais sûr que le pigeon ne s'était pas posé sur un cerisier, mais je regardais quand même la cime des arbres. Soudain, j'ai entendu des voix très agitées, toutes proches de notre maison. Ce n'était pas normal.

Je me suis mis à courir pour voir ce qui se pas-

sait, je me suis faufile sous les barbelés et j'ai accroché ma chemise. Pendant que j'essayais de me dégager, j'ai entendu des cris de femmes terrorisées. Peut-être que quelqu'un était mort ? Je me suis précipité et ma chemise blanche de l'école s'est déchirée.

Arrivé derrière la maison, j'ai vu ma mère sortir, affolée, tenant le Coran enveloppé dans son tissu vert. Elle le tendait vers des hommes armés et nerveux. D'une voix catastrophée, elle les suppliait : « Pour l'amour du Coran, ne touchez pas à ma maison. » Sous mes yeux, elle a reçu un coup de crosse et elle s'est effondrée sur le sol. À genoux, ma mère essayait de se relever. Quand elle m'a vu, terrorisée, elle a crié d'aller me cacher, car un mâle, petit ou grand, pouvait être tué. Je me suis jeté sur elle, mais en se relevant elle m'a repoussé et j'ai couru vers le verger pour me cacher derrière un arbre. J'entendais des coups de feu partout dans notre quartier. Les gens hurlaient. De la fumée et des flammes s'élevaient de notre maison. J'étais atterré et fasciné. De derrière mon arbre, j'ai vu d'autres hommes armés arriver. Ils cherchaient Mamou, un cousin. Sa maison était déjà réduite en cendres.

Mamou avait trente ans et il était instituteur. Comme tous les vendredis, à l'heure de la prière, Mamou gardait le magasin de tissu de son père, un grand commerçant d'Akré, pendant qu'il était à la mosquée. Ce jour-là, une dizaine d'hommes de la milice progouvernementale d'Omar Akha étaient entrés dans la boutique. Mamou était un sympathisant du général Barzani, le chef des patriotes kurdes. Les miliciens ont commencé à le provoquer. Mon cousin a gardé son calme jusqu'au moment où le chef des miliciens l'a traité de lâche et de cocu barzaniste. Alors Mamou, sans dire un mot, est parti au fond du magasin, a sorti de sous les rouleaux de tissu un revolver 9mm, puis est revenu en face des miliciens, a dit un seul mot, *djache*¹, et il a tiré trois balles en pleine tête du chef de la milice. Puis il a tué deux autres miliciens et a réussi à s'enfuir. Il était clair qu'ils étaient venus pour l'exécuter, et il voulait mourir en homme.

Arrivé devant sa maison, il n'est pas entré à l'intérieur, pour ne pas se faire piéger. En surveillant la

1. Collabo.

rue, il a appelé sa mère et lui a demandé de lui apporter son fusil. Les miliciens se rapprochaient, mon cousin attendait son fusil et toutes ses balles. Mais ma tante, prise de panique, avait compris qu'elle devait les cacher et ne ressortait pas de la maison. Il ne restait plus à mon cousin qu'à fuir avec un pistolet comme seule arme. Dans notre quartier, les miliciens avaient tué sur leur passage mon oncle Rasul, le père de Cheto. Mamou a couru en direction des collines voisines, les miliciens à ses trousses. Il s'est caché derrière un rocher pour essayer de panser une blessure. Puis il a été encerclé, et des coups de feu sont partis de tous les côtés. Mon cousin s'est défendu jusqu'à la dernière balle. Son chargeur vide, il a été attrapé vivant. Mais ils ne l'ont pas tué tout de suite. Ils sont redescendus des collines, ils l'ont attaché derrière une Jeep les pieds entravés avec une corde, et l'ont traîné jusqu'à la ville. Trois fois, ils ont fait le tour du centre-ville, pour dissuader les autres patriotes. Mon cousin n'était plus qu'une loque sanguinolente et sans vie.

Ce jour-là, nous avons perdu sept hommes de notre famille. Nous avons fui.

J'étais encore un gamin.

Ma famille est arrivée à Bilé avec une terrible envie de vengeance. Bilé était un petit village d'une centaine de maisons, non loin de Rézan où se trouvait le quartier général de Moustafa Barzani, le chef de notre peuple. C'était la deuxième fois que je quittais ma ville d'Akré. La première fois, ma mère m'avait amené très loin pour rendre visite à mon père. Il sortait de prison et vivait en résidence surveillée, en plein désert, à la frontière sud de l'Irak et de l'Arabie Saoudite. Mon père était accusé d'avoir dérobé un appareil de transmission en morse pour le mouvement kurde.

Le village de Bilé s'étendait au bord de la rivière Zé, un gros affluent du Tigre. Toute la rive droite était contrôlée par les peshmegas¹, les combattants kurdes. Dès le premier jour de notre arrivée, sur les ordres du général Barzani lui-même, une maison d'une pièce fut mise à notre disposition.

Nos voisins nous apportèrent de grands plateaux chargés de nourriture. Après avoir mangé, nous avons étendu des couvertures par terre pour dormir et nous

1. Traduction littérale : « celui qui regarde la mort en face ».

nous sommes serrés les uns contre les autres, comme des moutons dans une étable. J'entendais les roulements du tonnerre. J'avais peur. La nuit est devenue fraîche et nous n'avions pas assez de couvertures.

La pluie s'est mise à tomber. Je n'arrivais pas à m'endormir. Du plafond en terre, une goutte d'eau a atterri sur mes lèvres, je l'ai léchée. Elle avait un goût de terre et j'ai craché. Puis une deuxième goutte et une troisième ont suivi et ça ne s'est plus arrêté. J'ai appelé ma mère, elle s'est levée et m'a poussé vers mon frère et à la place de mes lèvres elle a posé une assiette pour récolter les gouttes de pluie, et s'est recouchée.

Je suis resté éveillé, écoutant le tintement des gouttes tombant dans l'assiette, et je me suis ramassé sur moi-même, me faisant tout petit pour me réchauffer. Ma sœur Ziné s'est réveillée en sursaut à cause des gouttes de pluie qui tombaient sur elle, mais s'est rendormie aussitôt. Entre deux gouttes, ma mère s'est levée, a poussé ma sœur et a posé une deuxième assiette pour recueillir la pluie. Dans un coin de la pièce, on entendait d'autres fuites. Ma mère s'est levée à nouveau et a apporté une assiette. Quand une autre de mes sœurs a reçu

des gouttes, notre réserve d'assiettes était épuisée et ma mère a pris la casserole.

Mon père, que je croyais endormi, a tiré de sous son oreiller sa blague à tabac. Sans ouvrir les yeux, il s'est roulé une cigarette et s'est mis à fumer. J'étais ravi : comme moi, il y avait quelqu'un qui ne dormait pas. Mais lui ne pensait qu'à la vengeance. Une goutte de pluie est tombée sur sa poitrine, il a à peine ouvert un œil. Sur sa couverture, une tache humide s'est doucement élargie, mais lui ne réagissait pas. Puis des gouttes sont tombées dans son cou, sur son front, mais il a continué à fumer.

Ce n'est qu'au bout de cinq gouttes sur le visage et neuf sur la poitrine qu'il s'est décidé à se lever. Il a pris la lampe à pétrole et il est sorti pour aller sur le toit en terre passer le rouleau en pierre qu'on utilisait pour boucher les trous. Dans la pièce, tout était mouillé. Seul un petit coin était encore sec et toute la famille s'y est réfugiée. Nous avons tous le regard au plafond.

Le travail de mon père sur le toit ne faisait qu'aggraver la situation. Il est revenu dans la pièce, ses chaussures pleines de boue. Il a secoué un pied pour se débarrasser de la terre, et la chaussure est

partie à travers la pièce. Puis il est venu s'écrouler près de nous dans ses vêtements trempés. Nous étions tous amorphes et silencieux. Ma mère a sorti de son baluchon une grosse grenade qu'elle a partagée entre nous. C'était une grenade de notre verger, et nous avions la bouche sucrée.

Je me suis réveillé. J'avais chaud et j'étais au sec. Quand j'ai ouvert les yeux, ils étaient tous en train de prendre le petit déjeuner et les cuillères tintaient dans les tasses de thé. Par la porte grande ouverte et la petite fenêtre, les rayons du soleil éclairaient la pièce. Je me suis étiré comme un serpent. Tout content, j'ai rejoint ma famille. Devant la porte, la silhouette d'un homme est apparue, il a toussé pour s'annoncer et a demandé à mon père s'il était prêt. Mon père a avalé d'un trait son verre de thé. Il était déjà tout habillé, avec son *sarwel*¹ et la longue ceinture noire imprimée de petites tulipes blanches enroulée autour de la taille. Il s'est assuré que son turban blanc à damier rouge était bien ajusté sur sa tête, puis se tournant vers ma mère, il a dit : « Je pars. » Ma mère a répondu : « D'accord. »

1. Pantalon bouffant.

Le sourire avait disparu du visage de ma mère, elle pleurait son frère et les six autres membres de la famille tués.

Mais moi, j'étais encore un gamin.

Devant la maison, je voyais encore de petites mares laissées par l'orage. Au loin, une belle lumière matinale inondait la montagne et les châtaigniers. Seules les couvertures séchant au soleil rappelaient le mauvais souvenir de la nuit. Curieux, j'ai fait le tour de notre maison et je me suis approché d'un grand bâtiment en ciment. J'ai regardé par la porte et, stupéfait, j'ai découvert une femme immense, d'au moins deux mètres de long, les cheveux blonds, lisses, la peau blanche comme du fromage, avec de grands yeux bleus. Elle était habillée en Kurde, comme ma mère, une robe longue, très colorée, tombant jusqu'aux pieds et un gilet ajusté au corps. Elle m'a souri et m'a demandé si j'étais un enfant de la famille qui venait d'arriver. Timide comme un jeune veau, j'ai fait «oui» de la tête. Elle a appelé son fils pour qu'il vienne jouer avec moi. J'attendais, plein de curiosité, ce fils, me demandant comment il pouvait être. Il est sorti de la maison et il

est venu à ma rencontre. J'étais déçu : il était comme moi, les yeux sombres, les cheveux noirs, la peau mate. Nous étions du même âge. Je regardais la mère et le fils et je me demandais comment une telle femme pouvait avoir fait un enfant comme celui-là ; comment cet ange blond à la peau claire, cette extra-terrestre, avait pu donner naissance à ce petit noiraud, à la gueule de gitan comme moi.

Il s'appelait Rezgar et nous sommes devenus bons copains. Nous sommes partis chercher de l'eau. Je ne savais pas où se trouvait le puits, mais Rezgar m'a dit qu'on allait au fleuve, au bord du Zé. Alors que nous nous faufilions dans les ruelles du village, à peine la dernière maison dépassée, je me suis arrêté. Je n'en croyais pas mes yeux. Devant moi se tenait une autre femme aussi grande que la mère de Rezgar, avec la même couleur de cheveux, de peau, les yeux bleus. Elle aussi était habillée en Kurde, mais ses vêtements me paraissaient encore plus beaux que ceux de ma mère. Rezgar avait poursuivi son chemin.

Reprenant mes esprits, j'ai couru le rattraper et nous sommes arrivés au bord du Zé, une large rivière, avec un fort courant. L'eau était pure. De

l'autre côté, il y avait des soldats irakiens. C'était la frontière.

Bilé était un petit village comparé à ma ville d'Akré, mais ici il n'y avait aucun homme du gouvernement, tout était sous le contrôle du général Barzani, le chef des Kurdes. Depuis notre arrivée, des hommes venaient chercher mon père et il disparaissait durant plusieurs jours. Il était appelé auprès du général pour intercepter et décoder des messages irakiens, et envoyer à nos combattants des instructions en morse. Mon père était l'opérateur du général Barzani. Il répétait souvent à ma mère : «Heybet, je suis l'opérateur personnel du général», lissant sa moustache entre le pouce et l'index.

Nous avions deux perdrix, une armoire et un vieux poste de radio soviétique que mon père écoutait à longueur de journée ; et moi, j'ai repris l'école où l'enseignement était en kurde. L'école, c'était essentiel pour mon père, qui voulait que je devienne juge ou avocat. J'ai appris notre hymne national : *Ey Raquib, her maye qeumé kurd ziman...* «Ô amis, soyez rassurés, le peuple kurde est vivant et rien ne pourra faire tomber son drapeau...»

Grâce à mon instituteur, Abdoul Rahman, et à son violon magique, j'ai appris d'autres chansons. Il était l'instituteur, le directeur et le concierge de l'école.

Abdoul Rahman était célibataire et venait d'Erbil. Nous, les élèves, nous l'aidions à faire le ménage, et l'hiver nous apportions du bois pour le chauffage, nous dégageons la neige sur le toit. Quand il y avait un bon repas à la maison, nous l'invitions. C'était un homme simple et discret.

Le jour où le soleil a été chaud, en rentrant de l'école, j'ai posé mes livres, je me suis déshabillé et j'ai couru tout nu, droit vers le Zé, avec Rezgar. Enivrés par notre course, nous étions comme fous et nous avons sauté dans la rivière. Je sentais des choses vivantes qui effleuraient ma peau. Tous les sens en alerte, je sortis la tête hors de l'eau, les yeux grands ouverts. Tout était brun foncé et gigotait autour de moi. Ma tête, mes cheveux, mes oreilles, mon corps entier était couvert de vers qui se tortillaient : je baignais dans un fleuve de vers. Affolé, j'ai nagé jusqu'à la rive les yeux fermés et je suis sorti en agitant les bras dans tous les sens pour me

débarrasser des bestioles. Soudain, j'ai entendu un grand rire : c'était ma mère. Pour la première fois, depuis le jour où le corps de mon cousin avait été traîné derrière la Jeep, j'entendais son rire.

Elle me regardait mais ne venait nullement à mon secours, elle continuait à rire comme une folle. C'était le mois d'avril et, au printemps, les vers surgissaient à la surface de la terre. À la fonte des neiges, l'eau montait dans les petits ruisseaux, détachant des mottes de terre gorgées de vers et les entraînant jusqu'au fleuve.

Sur le chemin du retour, nous avons croisé une autre femme aux cheveux blonds et aux yeux clairs ; j'en oubliais les vers. Je me tournai vers ma mère et lui demandai : «Combien sont-elles ?» «Ce sont des Russes», me dit-elle.

Elle m'a expliqué qu'en 1946, à la chute de la République kurde en Iran, notre chef, Moustafa Barzani, nommé général, avait résisté aux Iraniens jusqu'au bout, refusant de se rendre. Mais l'armée iranienne, aidée par les Turcs et les Irakiens, était venue à bout de sa résistance.

Il avait dû se réfugier en URSS avec quelques centaines d'hommes. Ils y étaient restés de nom-

Le 9 avril 2003, les alliés entrent en Irak. Le régime de Saddam Hussein tombe.

Édith M.

Lei D.

Pauline G.

Merci

H.S.

REALISATION : PAO EDITIONS DU SEUIL
REPRODUIT ET ACHEVE D'IMPRIMER
SUR ROTO-PAGE PAR L'IMPRIMERIE FLOCH A MAYENNE
DEPOT LEGAL : FEVRIER 2004. N° 63106 (XXXX)
IMPRIME EN FRANCE